



Introduction à "Houle des horizons" (tawliwela n egiten) de Hawad

Hélène Claudot-Hawad

► To cite this version:

Hélène Claudot-Hawad. Introduction à "Houle des horizons" (tawliwela n egiten) de Hawad. 2011, pp.7-11. halshs-00724076

HAL Id: halshs-00724076

<https://shs.hal.science/halshs-00724076>

Submitted on 17 Aug 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction à l'ouvrage de :

HAWAD

Houle des horizons

ⵜⴰⵍⵉⵍⴰ ⵏ ⵉⵖⵉⵜⵏ

(Tawliwela n egiten)

Traduit du touareg (*tamajaght*)
par l'auteur et Hélène Claudot-Hawad

Encres originales de Hawad

Livre sonore en tamajaght

2011, Editions Non Lieu, Paris, 114 p.

INTRODUCTION

Le peuple *amajagh*¹, appelé « touareg » par les étrangers, existe-t-il vraiment ? Son pays au Sahara central est-il un désert vide, une terre sans âme qui vive, un espace vacant hanté par des êtres chimériques sans lien entre eux, par des vagabonds sans ancrages, par des voix dérisoires d'un autre temps ? Ce scénario grotesque a été régulièrement brandi par les pouvoirs hégémoniques, coloniaux ou postcoloniaux, nationaux ou internationaux, au gré de leurs intérêts et des enjeux de la scène politique et économique. L'extraction des minerais dans le sol saharien, les expériences atomiques menées par la France avant et après l'indépendance algérienne, la destruction des zones pastorales, la pollution de l'eau et de l'air, l'expropriation des nomades sont les non-dits de ces allégations iniques. Tandis que les multinationales soutenues par les États et les intermédiaires politiques locaux tirent grand profit du sous-sol saharien, la population meurt de pauvreté et du chagrin de ne pas exister, mise aux marges, criminalisée, niée, réduite à un flux d'ombres égarées, un « baluchon de souffles déversés/ sous les sabots du monstre », dans ce « déluge de vol et de mépris » où « l'oreille et la lèvre obèse » n'ont que faire « des grincements d'artères ou de dents / de fantômes divaguant / dans les mirages nocturnes d'uranium ». Le désert des Touaregs ainsi colonisé, annexé, tronçonné, empoisonné par les essais atomiques, défiguré par les compagnies minières, est devenu « fournaise chaos fosse commune ».

¹ Ou *amahagh*, *amashagh* selon les accents. *gh* (ɣ grasseyé) se prononce comme le r français. Ce nom et ses variantes sont les formes sahariennes du terme *Amazigh* utilisé au nord.

Face au désastre et au non-sens, Hawad déchaîne son verbe « furigraphique », poésie au rythme débridé, profusion de sons, délire et frénésie d'émotions. Son avalanche de mots bouscule l'équilibre de la grammaire et des règles de style, elle refuse les termes de liaison et la ponctuation du langage policé, chaos dans le chaos destiné à relancer la marche et à raccommoder la « corde horizon rompue » : « Dans l'abîme sous l'abîme sur l'abîme / ou au flanc béant de l'abîme / notre cible c'est l'horizon ».

Dans ces terres mutilées où la parole a disparu, le poète s'empare des râles du silence, recycle les sons perdus, remet en mouvement les syllabes boiteuses et les bribes des voix condamnées au mutisme. Sa tempête verbale produit l'élan capable de surmonter la suffocation, l'étranglement, l'étouffement et l'expérience de la défaite et du silence qui l'entoure, « réalité chienne cannibale / chienne vie expérience de vaincu / entravé soumis / cabot rongant la racine de son âme ».

Dans le pays en ruines, la quête obsessionnelle de ces digressions hallucinées est de retrouver le « mal houle fiel des horizons », l'ivresse du « vin aigre / fièvre tremblement des infinis ». De la « barque chavirée », le peuple fantôme s'exile vers « l'œil du soleil », paysage incendié où même les traces des ancêtres s'effacent, pelletées par « la sonde bulldozer chaos Areva la française », allusion aux mines d'uranium que cette compagnie exploite depuis plus de quarante ans dans l'Aïr au nord de l'actuel Niger et qu'elle continue de creuser dans des terres touareg confisquées, sans que leurs habitants n'aient jamais été consultés. Ces lieux, hormis leurs ressources pastorales, sont chargés de mémoire, jalonnés des empreintes nomades qui donnent sens et figure au désert : rochers tatoués d'écritures tifinagh, gravures et peintures rupestres, cairns, tombes, étapes des parcours, sites de campements et de rassemblements annuels...

Comme dans d'autres textes (par exemple *Sahara. Visions atomique*), le rapport à la terre des ancêtres est ici fusionnel : le désert touareg est le corps, les parcours sont les veines, l'échine de la terre est le dos, les profondeurs du sol sont les os des pères, le minerai est le crâne fossile des aïeux profané par les excavations minières : « ils sont arrivés / et dans nos crânes se sont mis / à planter les sondes et les dynamites / à gratter fouiller déterrer/ le désert notre corps ».

Aucune frontière ne sépare les vivants et les morts. Tous sont des « fantômes ombres mirages / silhouettes du vent » flottant dans les mirages avec « le collier de la solitude au cou », tandis que, face à eux, s'impose la réalité de la défaite « sous les roues du compresseur/ blindé obèse char oppresseur envahisseur ».

Le nomadisme qui incarne la liberté de l'homme maître de son destin est entravé, bridé, annihilé, évidence douloureuse que l'auteur refuse. Il s'acharne à poursuivre la route autrement et mobilise pour ce combat inégal des munitions dérisoires « mille fois rechargées pour affronter / la laideur hantise / visage de votre aurore de pacotille ». Ses armes sont immatérielles comme « la bombe de son cœur écorché /grenade de sang » ; les souffles « devenus râles et jets de sang / et flammes âmes vocales » ; la « poésie nue / poésie dans nos mains crevasses / crasse des tripes de la terre » ; les rêves et les imaginations évadés du contrôle de la raison, « désentravées comme la glotte libre du vent » ; la flèche du regard qui s'est échappé des orbites, «regard boulonné dans le gosier du roulis », « regard enraciné / dans le menton de l'horizon / regard balle regard ultime âme en feu / qui reste au Touareg consumé par sa vue ».

Sous la forme d'atomes, d'insectes, de sons, de râles ou de hoquets, les fantômes entassés au fond de l'abîme continuent à fourmiller et à marcher vers l'horizon avec pour balises « le miroir de la lune », l'aigle des cimes, « le visage de l'infini », « les déserts mères » et « les figures [des] pères masqués/ par les mirages indigo / au-delà de la houle/ des horizons tempêtes ».

Qu'offrir en riposte au gâchis, à la douleur, au pays détruit, à la perte des horizons et des sentiers où s'arrime la mémoire nomade, à la vie « transformée en combustible/ pour leur enfer atomique » ? Hawad déclenche l'éboulis de sa poésie furigraphique, art de recycler « la défaite en ficelles et crins de rien/ cheval vent/ vent zéro/ métaphore vieille ficelle poétique », car « c'est lui le cheval de rien / météorite dans ma tête vieille corde / métaphore zéro qui puise le regard / hors de l'abîme et du tunnel / des intestins ». Pour voir au-delà « du soleil de la galette », au-delà du désir insatiable de consommer, unique programme de l'ogre prêt à engloutir toutes les saveurs de la terre dans sa panse obèse, il ne reste que le « cheval dans la tête » et galoper, s'écarter de la gloutonnerie autophage du monde matérialiste, redonner valeur au dérisoire, détourner le regard vers le halo de la lune et ricocher vers des parcours inédits, dessiner autrement les horizons à naître jusqu'à « atteindre le visage de l'infini » .

Hélène Claudot-Hawad